

Hedi Kaddour

## Poèmes

*Pour Luc Bondy*

JUILLET 1909

au milieu de la cour un coq  
s'est mis à danser pour la noce

le cou tranché

je voudrais être cette absinthe

entre tes doigts brûlure  
sous le chemisier

que nous aurions acheté ensemble

j'imagine qu'il suffit de désirer

hanche longue lèvres mates  
pourquoi à chaque fois  
est-elle assise avec un autre ?

la brume sur les arbres se lève avec des cris de crécerelle

aux grandes manœuvres les soldats sont beaux  
ayant mis ce jour-là

pantalons rouges  
et guêtres blanches  
l'avion de Blériot  
bouge

au-dessus de la Manche

on a donné des ballets russes

et Freud

observe une inversion du temps

dans la teneur du fantasme hystérique

au bois de chaque année  
un nœud

se fait en nous

## LA FRAÎCHE

paroi de la tranchée  
d'où sortent  
des pieds d'allemands morts  
on y suspend son linge

on était bien avant  
on le croit de plus en plus

que tu as la maison douce  
giroflée girofla

on en parle beaucoup  
à l'imparfait le plus triste des temps

nous aimions le vin blanc  
les compagnes obstinées  
*tu défais mes rubans*  
*cesse donc nous n'avons pas le temps*

il fallait faire la grande grève

qui a tourné la page ?  
un président succédait à l'autre  
et l'autre  
dit en aparté *Poincaré c'est la mort*

on y allait tous en face aussi  
une dernière fois

dans la plaine on se fusille  
giroflée girofla

un homme écrit plus tard *je pose*  
*mes lèvres entre tes jambes*  
puis il met dix jours à périr

sans morphine  
le temps de croire au salut éternel

quand les lampes se sont éteintes

## LA PROMENADE

elle va vers le jardin  
avec un glissement  
de feuilles à ses chevilles

sous la première étoile  
il fait clair  
des abeilles s'attardent

fruits mûrs mêlés à la terre  
pivoines aussi

en bleu cobalt  
comme celui d'étoffes  
douce au ventre nu

quand elle rêve d'un vin lourd  
à goût de chêne de groseille  
dans le verger à contre-jour  
de souvenirs ô mes prunelles

*j'ai toujours eu de petits seins*

raconter  
qu'une seule larme rompt les malédictions  
elle laisse ça à d'autres

au cœur un battement  
de ne pas mettre  
à temps

la peur

la main sur sa folie

*ne pars pas*

qui fut vainqueur ? qui fut vaincu ?

contre le ciel  
elle voit la cambrure d'un arbre  
elle n'accepte plus que la simplicité

le rêve

a perdu ses feuilles

## TOUT

Est-ce vrai que tu es passée  
sous les cent vingt-neuf prétendants

*file la laine file lon la*  
pour faire un petit monstre  
à bitte folle ?

*garde ma peine et mon amour  
ferme la porte à l'éternel retour*

Tu t'écoutais rêver, légende pure

au comble d'une renommée  
de haute lisse sous l'astre d'insomnie  
et l'attente une fois murmurée  
ton corps prenait posture

pour un fils à venir  
figure barbue, yeux rusés, front porteur de cornes, corps velu, pattes  
nerveuses à sabots fendus  
la ruse pour le sang, la fête et la feuillée

et les deux sexes seront l'objet  
de son égale convoitise

cent vingt-neuf  
venus cogner  
à coups de hampe violacée  
de bons géniteurs mycéniens  
plutôt rapides

Tu parles d'un âge d'or !

Toi, pour te faire jouir  
il faudra un irlandais.

Pourtant, près du foyer,  
le vieux chien t'a bien entendue  
tant et quantes fois

tout faire, chère Pénélope,

pour que Tout

ait enfin son dieu

ANNÉE 1935

cabane à la Tchekhov avec chaleur  
et petit fouet de bouleau  
sur les fesses

*non viens sur moi*  
savoureuse la marque du maillot

les mouettes

ont fini par apprendre le plaisir

devant la grille du jardin  
une voiture attend

si belle la Toison d'or qu'il faille  
la quitter au déclin de l'été  
la meute des moutons regardait  
un à un mourir les feux de paille

principe  
pour être religion

savoir faire peur

les héros c'est fini            neuf  
millimètres d'acier ô camarade            et ils tendent  
la nuque  
vers le rêve            pour sauver le rêve  
*ceux-là, dira Brecht, sont les pires*

au banc vers le soir  
reviendront s'asseoir  
les grandes années  
la robe élimée

l'espoir

qu'est-ce qui            à même la pureté  
déjà  
pue la mort ?

d'autres fuyaient  
vers la fin  
avec des poèmes  
cachés dans des casseroles

## LE CHÂTEAU

l'interminable  
série des cuivres de cuisine  
on la frotte  
à se bleuir les doigts

regard tendu

vers les grands arbres  
qui murmurent  
derrière la voix des maîtres

moment de soleil noir  
dames aux nattes repliées

elles chantent au salon

*le voyage d'hiver*

aux mains déjà

les marguerites de la mort

et Cassandre  
annonce  
le travail rend libre

toute l'année le veneur chassera devant lui l'incendie

dans la chambre haute  
une femme a bougé

*si le vent joue avec ma feuille  
je tremble autant qu'on peut trembler*

elle a mis l'oreiller du diable

sous ses reins

il faudra ensuite  
qu'elle parte

malheur malheur et demi

sous un regard d'écureuil  
on soigne des tulipes

le temps hésite encore  
entre balancier et faillite

## ARISTÉE

elle n'avait qu'à  
ne pas courir  
cette femme morte  
avant qu'on lui ait mis le feu  
de l'autre côté de la montagne

le serpent ne serait pas entré dans la ronde  
ni le con de mari  
avec sa vengeance  
d'agriculteur

perdues les mouchetures  
du soleil d'or dans les sapins  
le safran l'ouverture  
des crocus en parfum  
déjà mûr et le miel  
en trésor au pied d'un arc-en-ciel

petites fenêtres aux quatre vents  
l'histoire  
la lumière  
devra être oblique  
donc il faudra quatre murs  
et un toit  
exigus  
tombe de haut  
elle  
une lutte encore  
au garrot  
avec la flamme, le porc et le dragon, le  
dieu des formes changeantes

soleil sur vraie charogne  
et sang  
pourri c'est maman qui l'a dit

vrai remugle à vomir odeur d'intestins tièdes où bourdonne une pègre  
d'éclairs d'hyménoptères qui déjà s'entrechoquent et voilà le travail et  
l'autre avec sa lyre qu'il reste  
avec ces folles qui vont lui tripoter  
le ventre à belles dents

## LES SOLEILS D'OR

à portée de la main les soleils d'or  
à cœur noir

un peu d'air vient les troubler  
passe entre les jambes

demande l'aumône  
*j'ai trop mangé*

la femme trahie  
aux ombres du chemin

elle fait du vide avec ses yeux  
puis la rage  
lève son masque simple au bord du champ  
 *salope*

Tenace le silence un piétement de caille  
Parfois le trouble dans l'herbe fine  
*j'ai vraiment de grosses fesses ?*  
L'odeur du thym le temps qui tenaille  
N'emporte rien vous rend infirme

*il faut boire beaucoup  
reprendre la gym  
acheter un mixeur à légumes*

ma faute  
ne jamais leur dire  
qu'ils vous baisent  
à des profondeurs inouïes

*elle  
est-ce  
la retourne aussi*

*l'autre  
qu'il  
comme une poule chaude ?*

quand on s'est trouvé  
qu'on s'est retrouvé  
au cœur de l'été non

à la nuit des rois  
j'ai tué le roi

couple  
adieu à quoi bon savoir si c'est pour porter le dégoût avec plus d'allure